

OPINION

17 mars 1955: 50 ans plus tard - L'émeute au Forum, première révélation du mythe Richard

Paul Daoust, Enseignant à la retraite qui s'intéresse au mythe Richard depuis une vingtaine d'années, Saint-Eustache

Édition du jeudi 17 mars 2005

Mots clés :

Lors de la disparition de Maurice Richard, en 2000, on a constaté que tout le monde était convaincu que Richard était devenu un mythe de son vivant. Et comme le principal but d'un mythe est de créer une solidarité dans une communauté, on a encore eu une preuve de ce mythe dans les albums de condoléances que le Centre Molson avait mis à la disposition de ceux qui voulaient rendre un dernier hommage à leur idole.

Décédé, un Richard mythifié devenait un médiateur entre nous et nos disparus, entre nous et les forces célestes:

- «Je vous rends hommage de la part de mon défunt grand-père.»
- «Je suis venue au nom de ma soeur décédée.»
- «Maurice, donne la force à ma fille.»
- «Le rassembleur d'une nation, veillez sur nous avec M. Lévesque et M. Leclerc.»
- «Je suis venu te demander d'aller voir mon père au ciel.»

Par le mythe, l'homme, encore aujourd'hui, continue à réagir à des influences psychiques qu'il dédaignerait parfois à l'état conscient.

Le rédempteur

Entre 1942 et 1960, la nation canadienne-française, par les succès du Rocket, a pu exprimer ses désirs refoulés. Ce qu'elle ne pouvait faire dans le monde réel, Richard l'accomplissait sur la patinoire en se mesurant aux Anglais et en sortant vainqueur de ses

combats contre eux. Entre le monde fantasmagique de leurs rêves et leur vie de prolétaires exploités, les Canadiens français avaient trouvé un rédempteur. [...] Notre porte-étendard remplissait les buts de Rollins, Broda, Shawchuk et Henry. Il mettait encore K.-O. tous les Ezniki et les Lindsay qui le traitaient de frog pour le faire enrager. Grâce à lui, un groupe humilié s'est mis à rêver de lendemains qui chantent.

Quand Clarence Campbell a temporairement mis fin au règne de Richard en l'excluant du jeu pour le reste de la saison et pour les éliminatoires, ce fut la révolte, signe que le mythe était déjà en place en 1955.

Cependant, à l'époque, les Canadiens français ne se sont pas rendu compte du mythe qu'ils avaient fabriqué à partir des exploits du Rocket. La lecture des quotidiens et des hebdomadaires du temps nous montre par exemple que chez 50 chroniqueurs sportifs réguliers, 24 s'étaient rangés pour Campbell, contre 22 pour Richard. Plus encore, si on exclut l'île de Montréal, les véritables journalistes pro-Richard se chiffraient à seulement six tandis que 13 appuyaient entièrement Campbell, 11 autres partageant les blâmes.

Par contre, au niveau du peuple (les appels aux journaux remplaçaient alors les tribunes téléphoniques), on était pour Richard à 96 % à Montréal, preuve que le mythe y était bien implanté. Mais ceux qui écrivaient ont eu peur de ce mythe.

Il est par ailleurs faux, comme on l'a dit, que la révolte fut à la grandeur du Québec. La région de la ville de Québec se rangea entièrement du côté de Campbell (97 % chez le peuple) en se réjouissant, le mot n'est pas trop fort, des malheurs que vivait Maurice Richard: «Il a eu ce qu'il mérite. [...] Ça fait longtemps qu'il joue du bâton sur la tête des autres.» Plus encore, sept régions du Québec sur quinze ont approuvé la sévérité de la sentence du président de la Ligue nationale. Le dépouillement des journaux de l'époque est éloquent: si on se fie aux témoignages des éditorialistes, aux lettres des lecteurs et aux chroniqueurs sportifs, la révolte, signe d'un mythe déjà bien construit, n'est vraie que pour Montréal-Laval et la Montérégie.

Le texte le plus percutant de l'affaire Laycoe-Richard-Campbell fut l'éditorial d'André Laurendeau dans *Le Devoir*, «On a tué mon frère Richard», allusion aux paroles d'Honoré Mercier, «On a tué mon frère Riel». *Le Devoir* lui-même s'est fortement opposé, par son directeur Gérard Filion et par son chroniqueur sportif Gérard Gosselin, à cette analyse politico-mythique de leur confrère Laurendeau. Dans la presse hebdomadaire également, Laurendeau fut très mal reçu. L'époque est à l'idéologie bonne-ententiste et, comme le mythe Richard est un mythe de la patrie, on refuse de le voir car il faudrait opposer les Canadiens français aux Canadiens anglais, comme Laurendeau l'a si bien exprimé. [...]

Pourquoi a-t-on refusé de voir le mythe?

C'est le propre d'un mythe de ne pas se laisser saisir. Un mythe n'a pas besoin de se savoir comme mythe. Si on le réveille, il bougonne. Il n'a pas à être compris, il a à être vécu.

Depuis 1944, le mythe Richard fermentait dans l'imaginaire canadien-français dans le but de trouver une solution à un problème lancinant: les nôtres sont-ils capables de réussir contre les Anglais comme notre Rocket le fait? Le mythe est toujours une exploration sur le mode symbolique de notre rapport aux êtres et à l'Être. La perception de ce mythe

aurait de plus dérangé une bonne partie de l'élite. Maurice Richard lui-même n'a jamais appuyé tout ce qu'on a écrit sur ce mythe activé à partir de ses prouesses: «Comment ça se fait que les gens m'aiment de même? Je suis seulement un joueur de hockey!»

Les Anglais révèlent le mythe

Deux mois avant l'émeute, Hugh MacLennan écrivait que Richard était devenu le symbole des angoisses de persécution chez les Canadiens français: il massacre les responsables de leur aliénation. MacLennan disait encore que voir rater un but par Richard est plus intéressant que d'en voir un réussi par un autre joueur car, avec Richard, il y a quelque chose qui va au-delà du hockey. L'Américain Herbert Warren Wind écrivait déjà dans le même sens en 1954: Richard symbolise nos combats enfin réussis contre les Canadiens anglais. [...] En 1958, Milt Dannel, du Toronto Star, verra dans tout ce qui grouille autour de Richard notre Boston Tea Party québécois: «Richard restera dans les mémoires au même titre que la taxe sur le thé.» [...]

Ce n'est qu'au début de la retraite de Richard, en septembre 1960, que Louis Chantigny, le meilleur chantre de notre idole, a osé écrire le mot «mythe» au sujet des liens qui se sont établis dans l'inconscient collectif entre Maurice Richard et les Québécois: «Maurice Richard, c'est nous tous, les Canadiens français. Maurice Richard, c'est la magistrale revanche des déboires que nous essayons au courant de notre vie obscure. [...] Voilà pourquoi il entre déjà dans le MYTHE.» Maurice Richard venait de prendre sa retraite quelques semaines auparavant.

11 mars 1996

La fermeture du Forum marque le moment le plus glorieux du mythe. L'ancien capitaine du Canadien est en larmes sur la glace, subissant l'épreuve de dix immenses minutes d'applaudissements. Ceux qui ont reçu le mythe en héritage, qui n'ont jamais vu jouer le Rocket, applaudissent, tandis que ceux qui ont fabriqué le mythe regardent émus à la télé cette scène d'une rare intensité dans la vie d'un peuple.

Nous qui n'avons pas de mythes fondateurs, nous sommes si bien en cette soirée mémorable que nous aimerions que ça ne finisse pas. Nous célébrons Richard et nous nous célébrons nous-mêmes pour avoir eu l'intelligence d'avoir mythiquement rêvé à partir de cet homme qui pleure sur la glace et qui dira tantôt: « Bien sûr que j'ai aimé les applaudissements, mais qu'est-ce qu'ils applaudissaient, au juste? »

Cette soirée fut un bel exemple du phénomène de prégnance dans le mythe: le mythe se pense dans l'homme à son insu. Il projette en nous de façon fulgurante une vérité: nous sommes capables de réussir contre les Anglais, comme le Rocket l'a fait. Et nous avons commencé à le faire deux mois après la dernière partie de Richard: en effet, le 22 juin 1960 commençait alors ce qu'un Anglais (encore) a baptisé la Révolution tranquille (Quiet Revolution). Les jeunes savent, par imprégnation, sans en avoir une conscience claire, en ce soir du 11 mars 1996, qu'ils doivent remercier Richard pour avoir été le catalyseur d'un de nos plus beaux mythes.

Les jalons du mythe

Ce sont les grandes prouesses de notre idole qu'on s'est racontées entre nous, les

transmettant à nos enfants. Par exemple:

- cinq buts et trois assistances après une journée de déménagement très épuisante (1944);
- le défenseur Siebert (250 livres) qu'il traîne sur ses épaules, de la ligne bleue au gardien, pour aller déjouer Lumley d'une seule main (1945);
- les 50 buts en 50 parties, ce que Howe n'a jamais réussi (1945);
- le but contre Jim Henry quand il est revenu au jeu dans les dernières minutes de la partie après avoir subi une très grave commotion cérébrale en deuxième période.

Surpris de le voir, Butch Bouchard lui refile le disque derrière le filet et le Rocket part pour ce qui sera la plus belle montée de sa vie: incapable de voir ses coéquipiers, il déjoue les cinq joueurs, arrive devant le cerbère qu'il distingue à peine et lance. La rondelle rebondit sur le gardien, revient sur son hockey, et son instinct lui permet de la pousser dans le filet. C'est 2 à 1, et le Canadien s'en va en finale. Richard est devant Jim Henry et ne sait pas ce qui s'est passé. Le sang lui coule sur le visage.

Le journaliste Elmer Ferguson, du Herald, s'exclame dans un anglais populaire admiratif: «Ce maudit bâtard-là vient de compter un but dans un état de semi-conscience!» Comment voulez-vous qu'on n'idolâtre pas un homme de même! Jim Henry, un œil au beurre noir, lui tend la main. Dans le vestiaire, son organisme va flancher: des sanglots vont sortir qui vont créer un silence tragique. Un grand moment mythogène (1952).

Un microclimat propice à la mythification

Un mythe aux résonances politiques émerge toujours dans une situation de crise. De 1900 à 1950, le Québec vit dans la tragédie des échecs répétés. Maintenir une nation française en Amérique apparaît comme un anachronisme. Les nôtres sont pauvres dans un pays riche. L'unilinguisme anglais règne dans une partie du Québec. Le premier ministre Louis Saint-Laurent voit dans le centralisme d'Ottawa un «dessein de la Providence». Bref, le Canada est un pays britannique où on tolère un groupe français. Et Richard est arrivé pour nous faire oublier que nous ne sommes pas des éternels perdants même si nos soldats viennent de se faire massacrer à Dieppe.

Nos personnages historiques finissent mal leur parcours. On les vénère comme de grands vaincus. Nos héros de la commémoration, Montcalm, Papineau, Chénier, Riel et tant d'autres, incarnent la défaite courageuse et terminent leur vie dans le malheur ou une destinée tragique, quand ils ne sont pas victimes de trahison. Et Richard se pointe pour briser ce schéma: il termine ses cinq dernières années comme joueur et capitaine avec cinq coupes Stanley et une moyenne de presque 30 buts par saison alors qu'il est un des plus vieux dans une ligue de vedettes où compter 20 buts par saison relève de l'exploit. Il termine sa carrière avec 629 buts et des combats presque toujours gagnés aux points et aux poings. Voilà une histoire qui finit bien. [...]